

CRÈVECŒUR.— Oh ! je ne leur en veux pas... je me dis tout bas : Qu'est-ce que ça me fait ?... j'ai mon fils... Ah ! si vous saviez l'effet que je ressens là, quand je me dis ça tout bas ! C'est ma pensée de tous les instants ! la nuit même, quand je m'éveille, je cherche bien vite sous ma tête ces papiers qu'elle m'a remis : les preuves de mon innocence, et la dernière lettre de sa pauvre mère ; je les porte à mes lèvres, je les embrasse en pleurant de joie, de bonheur, et je me dis : C'est vrai... c'est bien vrai... j'ai mon fils.

LOUIS.— Mon bon père, pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas réunis plus tôt ?

CRÈVECŒUR.— Bah ! nous avons encore le temps d'être heureux, je me sens rajeuni de dix ans.

CASIMIR.— C'est vrai, vous n'êtes plus le même du tout.

CRÈVECŒUR.— N'est-ce pas ?... grâce à ce digne homme qui m'a fait soigner... Mais je m'acquitterai envers lui, je vais reprendre mon ancien état... je vais travailler, va !

CASIMIR.— Et vous ne boirez plus d'eau-de-vie ?

CRÈVECŒUR.— Jamais : pourquoi faire à présent ? Je n'ai plus besoin d'oublier... Ah ! à propos, mon fils, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

LOUIS.— Mon père, il faut que j'aille à la ville, pour... pour une affaire.

CRÈVECŒUR.— Je ne te demande pas pourquoi !... il faut que tu ailles à la ville... nous irons.

LOUIS.— Vous ! mais c'est impossible ; et votre blessure ?

CRÈVECŒUR.— Elle me ferait bien plus souffrir loin de toi. C'est dit, nous irons ensemble.

CASIMIR.— D'ailleurs, on prendra une voiture.

CRÈVECŒUR.— C'est ça, nous partirons dès que nous aurons prévenu et remercié le brave proprié-